

« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai vu l'annonce « vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large.

Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion.

Après tout, qu'ai-je à perdre ?

Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ?

Je ne sais pas. Une drôle de voix a raisonné à mon oreille :

« Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina.

Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

« La Bérézina. »

Lieu d'un épisode dramatique lors de la retraite de Russie qui a marqué le début de la défaite de Napoléon Bonaparte. Le nom de la Bérézina est resté dans le vocabulaire français comme un équivalent de « déroute », ou plutôt d'hécatombe...

C'est la définition de Wikipédia. Comme tout le monde, je connais à peu près le sens du mot. J'ai quand même recherché, hier soir, sur internet, par curiosité et pour tromper l'ennui.

L'ennui, ça me connaît, un peu trop même. Depuis 2 ans que mon entreprise a fermé et que je me retrouve sans activité, trop âgé qu'ils disent tous. Les occupations se font rares, c'est sans doute ça qui m'a poussé à chercher un peu d'évasion en répondant à cette annonce, l'envie d'ailleurs, d'autres choses.

Dans tous les cas, son nom de baptême n'a rien à voir avec ce splendide voilier qui me fait face aujourd'hui. Ancien mais d'un chic et d'un cachet rare dans ce petit port, c'est, et de loin, le plus imposant et le plus beau de tous les navires amarrés au ponton.

Un coup d'œil discret à ma montre, 19 heures 55, j'aime être à l'heure, je le suis toujours et le message d'hier n'incitait pas au retard.

Que vais-je pouvoir lui dire ? Je ne sais plus parler aux femmes, ça fait longtemps... trop longtemps.

J'ai été marié, pendant 15 ans...

Quinze années de bonheur sans nuage avec LA femme de ma vie, jusqu'à la veille de son quarantième anniversaire, le moment où Alice, c'était son prénom, a décidé de soigner sa maladie incurable et invisible en se jetant de la falaise à deux pas de chez nous. L'atterrissage, vingt cinq

mètres plus bas, a mis fin à sa vie et à la mienne aussi.

Il s'en est suivi une très longue période de déprime et de renoncement à la joie de vivre. Je me suis réfugié dans le travail, j'ai occupé mon esprit sur des lignes de commandes numériques, pour ce que ça m'a rapporté...

Je pense à elle, à nous, tous les jours.

Le port est étrangement calme pour un samedi de cette fin d'été.

C'est mieux ainsi ; je ne risque pas de me tromper quand elle se présentera. Elle ne peut pas me rater non plus, je suis le seul à attendre l'inconnu avec mon stress naissant et mon baluchon sur l'épaule.

Le carillon de l'église sonne l'heure fatidique, 20 heures.

Ça ne peut pas être elle.

Les mots raisonnent dans ma tête, je l'ai relu tant de fois cette annonce.

« Intrépide », certainement, pour fixer un rendez-vous à un étranger, elle l'est.

« Téméraire », sûrement, et pour les mêmes raisons.

« Vieille dame » ???

Là par contre, je ne suis pas d'accord. Soit elle n'a pas une grande estime de sa personne, soit je suis, moi qui viens juste de fêter mes 59 ans, un très vieil homme.

Elle est splendide, des cheveux longs et bruns attachés de manière perfectionnée, élégante et soignée, son visage et son corps pourraient encore faire les premières pages de magazines féminins. Mon côté flatteur lui donne la quarantaine passée de cinq ou six ans, au maximum. Elle est vêtue d'un pantalon noir très classe et d'un chemisier blanc.

Elle me rappelle Alice.

J'ai l'air d'un touriste à côté d'elle, l'annonce ne précisait pas qu'il fallait être sur son 31.

Je ne peux m'empêcher de voir l'alliance à son annulaire, une femme prématurément veuve qui cherche un peu de compagnie ? J'ai bien gardé la mienne...

Pourtant, si, c'est elle...

Elle me sourit, je lui rends du mieux que je peux, cachant ma surprise, mon agréable surprise.

Comment engager la conversation sans avoir l'air trop bête ou trop sûr de moi ?

Pas la peine, son doigt sur sa bouche, m'interdit de me lancer dans une approche que j'aurais certainement regrettée plus tard... « Ne posez pas de question » disait le message sur le répondeur.

Son visage, ses gestes sûrs et distingués parlent pour elle, on a envie de les écouter, ils me disent de la suivre sur le voilier, La Bérézina ; je n'aurais pas plus d'information pour le moment.

J'ai passé ma vie sur cette côte, dans un village tout proche, mais étrangement, je n'ai jamais été attiré par les bateaux, pas le pied marin ; je préfère, de loin, la terre ferme. J'ai déjà navigué ; mon père m'emmenait, gamin, pour des sorties de pêche en mer, c'était plus pour lui faire plaisir à lui qu'à moi.

Cette femme a quelque chose de particulier, un charme discret et une assurance qui incite à la confiance. Je la suis sur le pont de ce voilier, me déplaçant avec beaucoup moins d'agilité que mon hôte qui n'a pourtant pas l'allure d'une navigatrice abîmée par les embruns.

Elle ne va quand même pas larguer les amarres avec un type qu'elle ne connaît pas ?

« Intrépide et téméraire » elle l'est, c'est certain maintenant.

D'un regard complice elle me signifie de rejoindre la cabine, je m'exécute sans discuter, elle commence déjà à détacher le premier cordage qui nous lie encore au petit port de plaisance.

L'intérieur de notre villa flottante, est à l'image de son extérieur, luxueux, le charme de l'ancien et merveilleusement entretenu...

Combien faut-il de personnes pour tenir un voilier de cette taille dans un tel état de conservation ? Peut-elle piloter seule cet engin impressionnant ?

Je reste avec mes questions, je suis la consigne à la lettre pour le moment.

Les réponses viendront, je l'espère.

Je pose mon baluchon de fortune sur le fauteuil en cuir placé juste en bas des quatre marches qui m'amènent à la cabine. Le soleil couchant éclaire les boiseries intérieures et crée une atmosphère chaleureuse. Je suis avec une femme que je ne connais pas, je ne sais pas où toute cette aventure va me mener, mais étrangement, je suis bien, détendu et confiant. Je me laisse aller à m'installer sur la banquette douillette, jetant un œil discret à l'extérieur, par le hublot, sur ma compagne de voyage qui s'affaire toujours aux préparatifs du départ. Elle agit vite, et ses gestes sont ceux d'une habituée, tel un marin rompu à l'exercice.

La décoration est trop chargée à mon goût, sans doute le résultat de dizaines d'années de vie pour La Bérézina. Quelques tableaux et vieilles photographies de paysages marins, de voiliers et de mers agitées ornent les murs.

Un vieux cadre attire un peu plus mon attention que les autres, je m'approche...

Le léger bruit du moteur trouble à peine la quiétude de ce samedi soir, on part, le bateau quitte son ponton et file vers la sortie du port, doucement mais de manière assurée, la capitaine est à coup sur une professionnelle. Bientôt, une voile se déploie à l'avant, le moteur est coupé, l'aventure commence.

Je me suis laissé distraire un moment par le départ, j'ai regardé la ville rapetisser de plus en plus, elle s'éloigne, nous nous éloignons.

Ce cadre m'intrigue.

Un article jauni d'un journal, avec une photo, la photo du voilier sur lequel je me trouve... et un texte court :

« Disparition inquiétante au large des côtes.

Un couple de quadragénaires de la région est porté disparu depuis dimanche matin 28/08/1966, date à laquelle le bateau L'Eternel a été retrouvé par un pêcheur de la ville, vide de ses occupants. Les deux amoureux ont été vus pour la dernière fois le vendredi sur le port de plaisance, alors qu'ils étaient en plein préparatifs. Un départ en croisière prévu à l'occasion de leur 25 ans de mariage. Le voilier dont ils sont propriétaires depuis peu a été retrouvé à 3 milles des côtes le dimanche matin, sans personne à bord. Aucune piste n'est privilégiée pour le moment. »

Un frisson me parcourt le dos. Ce voilier a connu une histoire dramatique il y a tout juste 50 ans. Pas le même nom, mais je suis persuadé, vu la photo, qu'il s'agit du même navire...

Maintenant que j'y pense, ça me revient, j'étais tout jeune à l'époque. Cette histoire mystérieuse avait nourri tous les fantasmes et occupé les conversations de la région pendant de nombreuses semaines. La mer avait rendu le corps de l'homme, deux jours plus tard sur une plage proche, son annulaire manquait, tranché à la base.

Je m'en rappelle certainement parce qu'un fait divers en tous points similaires s'était produit tout juste vingt ans après, de l'autre côté de l'Atlantique, sur les côtes du Québec, un homme avait été retrouvé avec le même appendice manquant.

Dans les deux cas, les femmes n'avaient jamais été retrouvées.

Sans doute la mer les avait-elle gardées...

Une bouteille de champagne dans son seau argenté trône sur le rebord de la fenêtre accompagnée de deux verres de cristal. Elle est sans doute destinée à notre premier véritable échange.

La bouteille est ancienne, l'étiquette indique Moët & Chandon cuvée 1941, sacrément ancienne même.

Combien peut valoir une bouteille comme celle-ci ?

En me retournant pour essayer de jauger où en est ma navigatrice, un bruit métallique me surprend. Je suis maladroit, j'ai encore dû faire tomber quelque chose.

Un anneau tourne sur le sol de la cabine, s'arrête et tombe : c'est une alliance, une alliance d'homme à en croire par sa taille. Une carte de visite est tombée également, mais je ne sais pas d'où ; une écriture encore lisible malgré l'ancienneté du message : « repartons sur de nouvelles bases pour nos 25 ans de vie commune, je t'aime, J. »

Je ramasse les deux objets, je les remettrai directement à leur propriétaire, en expliquant ma maladresse. A l'intérieur de l'anneau, une date gravée dans l'or rongée par le temps : 30/08/1941.

J'imagine un instant que ça peut être la bague de l'homme rendu par la mer en 1966, j'en doute fort...

Une coïncidence, rien de plus...

Je la glisse dans ma poche avec la carte mystérieuse.

Des sujets de conversations, je vais en avoir maintenant, sans vouloir jouer l'enquêteur, j'ai pas mal de questions à poser.

Elle ne devrait plus tarder à me rejoindre maintenant, les vagues qui font tanguer légèrement le navire indiquent que nous sommes maintenant en mer, un peu plus au large des côtes.

Mon sac à dos... toujours posé sur le fauteuil ; il détonne avec l'ambiance générale. Propre, rangé et vernis comme s'il était tout juste sorti d'usine, l'aménagement intérieur ne mérite pas qu'on laisse traîner un vieux sac.

Je vais le ranger dans le fond de la cabine, ça doit être la chambre.

Sans surprise, la porte en bois, coulisse sur une chambre toute aussi luxueuse que le reste du bateau.

Je ne vais pas m'attarder, j'aurais l'air de quoi si elle descend et me trouve dans sa chambre ? D'un mal-élevé, d'un voyeur ou pire d'un pervers ? Ce n'est pas trop la première impression que j'ai envie de laisser.

Je vais juste le poser sur le sol, à côté du lit, on verra plus tard.

Sur la couche, une mallette de matériel de secours ouverte. On peut dire que mon inconnue est prévoyante et très bien outillée à en juger par la quantité et la variété de matériel médical présent, sans doute est-elle infirmière ou médecin pour être équipée ainsi. Je suis tranquille, je peux me blesser, je serai bien soigné.

Une rangée de valises et de sacs en tout genre, jonchent le parquet de la chambre. Vraiment aucun point commun entre tous ces bagages. On aurait voulu faire moins assorti et coordonné que ça aurait été difficile, étonnant de la part d'une femme si soignée et dans un lieu aussi luxueux et bien tenu.

Il y a un sac, on dirait un sac de l'armée, qui capte toute mon attention, peut-être à cause du journal qui dépasse d'une poche latérale.

Je le saisis.

« La curiosité est un vilain défaut » me répétait sans cesse ma mère quand j'étais petit et déjà très curieux. Paix à son âme, elle n'en saura rien...

Dans mes mains, le même canard que j'ai l'habitude d'acheter et qui m'a mené ici, sauf que celui-ci date du lundi 26/08/1996. Il est plié à la page des annonces locales.

Une d'elles est entourée :

« vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large.

Contactez le 02-22-35-29-56. »

Je me sens mal. J'ai du mal à reprendre mon souffle.

J'ai la tête qui tourne.

Un sentiment de panique s'empare de moi, un pincement ou plutôt, une piqûre puis un froid glacial sur mes épaules, c'est une main, sa main.

Le souvenir d'une partie de pêche avec mon père me revient à l'esprit, ma première prise, je devais avoir 10 ans...

Puis le souvenir de mon premier baiser à Alice, un bal populaire du 14 juillet, on avait 16 ans et toute la vie devant nous...

...Et le visage de la souriante inconnue, floue, belle et inquiétante, son index sur la bouche :
« chut »...